REVUE HISTORIQUE DES ARMÉES

Revue historique des armées

257 | 2009
De l'histoire bataille à l'histoire totale

Historians in Combat

L'armée américaine et le concept de Military History Operations

Gilles Krugler

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/rha/6869
ISBN : 978-2-8218-0526-2
ISSN : 1965-0779

Éditeur
Service historique de la Défense

Édition imprimée
Date de publication : 7 décembre 2009
Pagination : 59-75
ISSN : 0035-3299

Référence électronique
Gilles Krugler, « *Historians in Combat* », *Revue historique des armées* [En ligne], 257 | 2009, mis en ligne le 08 décembre 2009, consulté le 30 juin 2021. URL : http://journals.openedition.org/rha/6869

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.

© Revue historique des armées

Historians in Combat

L'armée américaine et le concept de Military History Operations

Gilles Krugler

> "*What was remembered from (...). War was not written down, or if written down was not disseminated, or if disseminated was not read or understood.*" [1]Général Paul O. Weyland

1 Au début du siècle dernier, les états-majors occidentaux se dotent, peu à peu, de services historiques en vue de préparer et d'apprendre de l'engagement de leurs unités. Tel n'est pourtant pas le cas de l'armée des États-Unis d'Amérique, qui à la veille de la Première Guerre mondiale, ne possède encore aucune structure à vocation historique. Il faut attendre 1917 et l'engagement du corps expéditionnaire américain dans la Grande Guerre pour voir la timide création de structures militaires capables d'appréhender les archives produites par les opérations en Europe. Cependant, ce n'est qu'au cours de la Deuxième Guerre mondiale qu'est véritablement élaborée l'ébauche d'un service historique à part entière au sein de l'*US Army*. Décalée dans le temps, cette prise en compte va déboucher sur une orientation originale de l'histoire du fait militaire au sein de l'armée américaine. Ce fait militaire est alors pensé en termes d'« opérations ». Née des opérations, l'analyse du fait militaire est d'abord destinée à la compréhension des conditions d'emploi des unités et des soldats. Pensés plutôt comme des organes de coordination et d'étude d'une « fonction » histoire, les différents organismes historiques qui se succèdent au sein de l'armée américaine, entre 1943 et aujourd'hui, sont tournés prioritairement vers le reste de l'institution militaire.

2 Contenu dans le programme « histoire » de l'armée (*Army Historical Program* ; AHP), le concept de *Military History Operations,* que l'on pourrait traduire par « histoire militaire opérationnelle », s'est ainsi forgé sur la préservation, l'édition et la diffusion de l'expérience « américaine » du combat. La mise en place d'une filière de militaires et d'officiers historiens visant à enrichir le travail des universitaires civils va aboutir à la création de détachements tactiques d'histoire chargés de collecter des informations et d'analyser les opérations en cours. L'*US Army Field Manual* 1-20 de 2003 sur les opérations d'histoire militaire (*Military History Operations*) définit alors cette même histoire comme étant celle de « *la mémoire collective d'une unité ou d'une force armée entière* ». Dès lors, « *son utilisation, par les unités comme par les individus, doit apporter, du*

passé récent, des leçons pertinentes (...). *Cela augmente à la fois les capacités de l'unité et son esprit de corps. Un soldat averti apprend du passé, des succès comme des erreurs.* » [2]

3 L'histoire est alors perçue comme une science qui, loin d'être théorique, se conçoit en fonction du rythme et du prisme de l'activité militaire, c'est-à-dire de celui des opérations. Ce concept d'une histoire du temps présent, actrice et témoin de sa propre dimension historique, est alors au cœur de l'historiographie militaire américaine [3]. La mise en place progressive d'unités dédiées à la documentation historique des opérations militaires vise avant tout à répondre au besoin spécifique des forces armées auquel histoire populaire et histoire universitaire ne peuvent que partiellement répondre.

De la compilation à l'édification : la naissance de l'histoire opérationnelle américaine

L'aube des temps : histoire ou archives ?

4 À la suite de la victoire des 13 colonies américaines sur les troupes régulières anglaises, lors de la bataille de Lexington, le congrès du Massachusetts décide, en avril 1775, de préparer une relation de ses combats en collectant le témoignage des soldats survivants [4]. Il faut attendre cependant la fin de la guerre de Sécession pour que l'armée américaine conduise, de sa propre initiative, une série d'études sur les opérations menées par les armées fédérales et confédérées. Établi en vue de relater l'engagement de chaque unité militaire des deux armées, ce travail de compilation, voulu par le sénateur du Massachusetts, est approuvé par le Congrès dès 1864 [5]. Terminé en 1901 et comptant près de 128 volumes, *The War of the Rebellion: A Compilation of the Official Records of the Union and Confederate Armies* est le produit de milliers de documents officiels et de témoignages collectés par le ministère de la Guerre américain(*War Department*) [6]. Cette somme sert dès lors de modèle à l'édition des sources se rapportant à la guerre hispano-américaine et aux interventions américaines aux Philippines et en Chine.

5 Ces éditions de documents officiels, par les services administratifs de l'*Adjutant-General's Corps* [7],ne comportent *de facto* qu'une faible dimension analytique. Cet état de fait ressort particulièrement lorsqu'en 1903, l'armée américaine se dote pour la première fois d'un d'État-Major général (*General Staff Corps*) construit sur le modèle allemand. L'une des missions du nouvel organisme central est alors « *la préparation* (...) *d'une histoire technique des opérations militaires entreprises par les États-Unis* » [8]. Cependant, contrairement aux états-majors européens, aucune entité historique n'est véritablement constituée au sein de la nouvelle structure de commandement. [9] Le *Major-General* Leonard Wood, chef d'état-major de l'*US Army,* demande, en 1914, aux attachés militaires américains en poste en Europe, au Japon et en Australie de se renseigner sur l'organisation et les objectifs d'une telle structure historique [10].

6 L'engagement des armées américaines dans la Première Guerre mondiale va convaincre définitivement l'état-major américain de la nécessité d'avoir des équipes historiques permanentes à disposition des forces armées. En mars 1918, une entité historique (*Historical Branch*) est constituée au sein du *War Plan division* du *War Department*, une autre au sein de l'École de guerre américaine (*Army War College*) [11], une troisième au sein de l'état-major du corps expéditionnaire américain en France, une dernière, enfin est

créée parmi la direction des services du corps expéditionnaire [12]. Loin de se contenter de la simple compilation d'informations administratives, la mission assignée à ces nouvelles cellules est « (...) *d'enregistrer les choses qui se seront bien passées pour les reproduire dans l'avenir* (...) [ainsi que] *les erreurs dévoilées par l'expérience afin de les éviter dans le futur* » [13]. Suivant la même logique, l'*US Navy* décide de son côté de constituer une section historique au sein du cabinet du chef d'état-major de la marine en vue de rédiger une histoire officielle de sa participation au conflit. Néanmoins, l'Armistice et la rapide démobilisation qui s'en suit empêchent ces différentes sections historiques de mener à bien leurs travaux [14]. À l'été 1919, seule l'*Historical Branch* du *War Department* subsiste. Selon la propre volonté du secrétaire d'État à la Guerre, Newton Baker, son activité est alors limitée à l'organisation et à la préservation des archives rassemblées avant la fin novembre 1918. De fait, aucun travail majeur n'est commandé concernant les opérations en Europe. Signe des temps, à partir de 1933, la publication d'études sur les champs de bataille des guerres d'Indépendance et de Sécession sort du domaine effectif du *War Department* pour rejoindre celui de l'administration des parcs nationaux.

7 Cependant, l'indifférence des responsables politiques américains quant à la pérennisation de structures historiques au sein des forces armées ne doit pas faire croire pour autant au désintérêt des militaires américains pour l'étude de la guerre. Au contraire, la période de l'entre-deux-guerres voit un foisonnement d'articles et d'études semi-officielles sur les combats en Europe. Des circuits parallèles, de collectes de documents et d'analyses techniques, tant allemands qu'alliés sont alors mis en place par des organismes de recherche doctrinale à l'exemple des travaux de la célèbre *Air Corps Tactical School*.

Entre histoire et renseignement : la série *American Forces in action*

8 À la suite de l'entrée en guerre des États-Unis, le 7 décembre 1941, Franklin Delano Roosevelt donne comme instruction, à tous les services concernés par la défense nationale de préserver et de diffuser leurs archives administratives en vue du partage de leur expérience [15]. Premier concerné, le *War Department* lance une vaste campagne de sauvegarde et de préservation des documents organisationnels au sein des forces armées, en se fondant sur cette politique d'archivage systématique. Le général George Marshall, *US Army Chief of Staff*, appuyé par l'assistant au secrétaire d'État à la Guerre, John J. McCloy, entend promouvoir et diffuser, à tous les échelons de l'armée américaine, les leçons et les enseignements tant opérationnels que techniques des premiers engagements de l'*US Army* et de l'*US Army Air Force* en Europe et dans le Pacifique. En août 1943 est créée au sein de la division du renseignement militaire de l'État-Major général (*Military Intelligence Division* ou *G-2*) une section historique qui prend le nom d'*Historical Branch, G-2* [16].

9 Sous la direction du lieutenant-colonel John M. Kemper, détenteur d'un *master degree* en histoire, et de James Phinney Baxter, directeur adjoint de *l'Office of Strategic Studies*, trois universitaires et trois officiers ont pour mission de piloter, *via* la nouvelle structure, un programme « histoire » à l'échelle du *War Department* [17]. Mais plus que la publication d'une histoire « raisonnée » de la guerre en cours, le général Marshall entend donner une image la plus fidèle possible de l'effort fourni par le GI sur les différents fronts du conflit. Le chef d'état-major de *l'US Army* demande alors àl'*Historical Branch, G-2* de se rapprocher des préoccupations du combattant pour que celui-ci puisse

être conscient du travail qu'il accomplit et puisse sentir les efforts consentis par ses camarades.Voulue par Marshall, la collecte des témoignages devient ainsi rapidement la priorité du nouveau service historique. Devant être prioritairement remis aux soldats blessés[18], ces témoignages, une fois recoupés et mis en forme, doivent alors donner naissance à une collection complète de monographies bientôt dénommées *American Forces in Action* (AFA).Pour concevoir cette série, l'*Historical Branch* va faireappel aux services de Samuel L. A. Marshall, journaliste mobilisé qui depuis son arrivée au *War Department* entend démontrer que le temps de la rédaction de simples compilations d'archives administratives est compté [19].

Saisir au plus près la réalité : le colonel Samuel L. A. Marshall et le *Combat interview method*

10 Né en 1900, Samuel L. A. Marshall (« SLAM ») participe, en 1919, en tant que sous-lieutenant, à la démobilisation administrative de l'armée américaine. Démobilisé à son tour, il entreprend une carrière de journaliste, au *El Paso Herald*, puis de spécialiste des questions de défense au *Detroit News*. À la fin de 1940, il publie son premier livre, *Blitzkrieg* où il propose une analyse des opérations allemandes en Europe. En 1943, Marshall est rappelé au service actif, avec le grade de commandant puis de lieutenant-colonel, au sein des services d'information et d'éducation de la direction des Services (*US Army Service Forces, Special Service division*). À l'automne de cette même année, il demande son transfert au service historique de la *Military Intelligence Division* pour se rapprocher d'un certain journalisme d'investigation [20]. En novembre 1943, il est envoyé par l'*Historical Branch, G-2* pourcouvrir, entre autres, les opérations de la 27e division d'infanterie US dans les îles Gilbert. Sur place, Marshall décide de suivre plus particulièrement l'engagement du 3e bataillon du 165e régiment d'infanterie US sur l'archipel des Makin [21].

11 Totalement inséré au sein de l'état-major de la division, Samuel L. A. Marshall va utiliser son expérience passée pour rédiger une synthèse historique fondée sur l'interview directe des acteurs de la guerre, immédiatement dans les heures qui ont suivi les combats. À ce principe de base, Marshall va apporter deux innovations majeures. La première est la pratique de l'interview en groupe sur les lieux mêmes de l'engagement pour garantir à la fois l'authenticité et la pertinence des faits mais également pour favoriser une certaine vivacité du récit[22]. La deuxième est de mêler au récit une analyse des différentes situations tactiques de manière à permettre au lecteur de tirer des enseignements de l'opération prise dans sa globalité [23].

12 Appliquée aux échelons allant du groupe (*squad*) jusqu'à la compagnie, la monographie réalisée par le colonel Marshall permet au programme historique du *War Department* d'avoir à la fois la caution de la communauté combattante et de répondre aux attentes plus théoriques des autorités militaires. La pratique de l'interview historique sur le champ de bataille comble ainsi un vide entre les récits personnels et/ou de presse et les compilations des archives telles que pratiquées jusqu'alors par les différents services administratifs. Pour Marshall, le *Combat interview* réaliséimmédiatement après les opérations permet de combler le vide entre une histoire « brute » et inhumaine et une autre totalement reconstruite et trop émotionnelle.

Communiquer ou témoigner ? Création des *Information & Historical Service teams*

13 Les idées du colonel Marshall vont connaître un grand retentissement, aussi bien au sein du commandement militaire que dans celui de l'*Historical Branch, G-2*. En décembre 1943, le *War Department* autorise ainsi la création et le déploiement à l'étranger d'équipes chargées de la rédaction d'études historiques basées sur des interviews [24]. Lecolonel Kemper, patron du programme « histoire », se rend alors personnellement en Afrique du Nord auprès de l'état-major de la 5e armée américaine pour établir la première antenne de l'*Historical Branch* outre-mer. À Alger, il installe le commandantSalmon à la tête de la nouvelle cellule et lui donne la fonction « *d'historien du théâtre* » (*theater historian*) pour coordonner l'activité des futurs historiens déployés. Cependant, ce positionnement et le manque de personnel qualifié tiennent les premières équipes éloignées du niveau tactique. Celles-ci ne peuvent plus dès lors témoigner de l'engagement des unités élémentaires, ce qui, pourtant, avait fait le succès des premières études de Marshall.

14 Le *War Department* impose alors à l'*Historical Branch, G-2* de s'associer au service de relations publiques du ministère (*War Department Bureau of Public Relations*) pour prendre la réelle mesure des différents théâtres d'opérations. Une structure mixte est alors mise en place pour regrouper les moyens des deux services. Baptisées *Information & Historical Service* (service communication et histoire ; I&HS), ces cellules dirigées par un officier de relations publiques sont chargées d'orienter, à l'échelle d'un théâtre d'opérations, les moyens mis en commun. De fait, l'instauration des I&HS entraîne une autonomisation des historiens de terrain et une mise à distance de l'*Historical Branch* qui se contente bien souvent de conseiller et de piloter de loin la partie historique des nouvelles entités de théâtre. À terme, pourtant, cet éloignement garantira l'objectivité des équipes déployées en permettant la prise de recul nécessaire aux rédacteurs [25].

15 L'organisation bicéphale des I&HS n'est pas sans causer quelques questionnements parmi les officiers-historiens. Ainsi, en mai 1944, l'historien en chef du *7th I&HS*, attaché au commandement supérieur d'Afrique du Nord, écrit au colonel Kemper : « *Je n'aime pas la forme* [de cet aménagement] *car j'ai peur de ce qu'en feront les gars des relations publiques ; j'ai des visions de colonel "communicant" courant faire le spectacle sans faire attention à nos besoins.* » [26]

16 Dépendantes des I&HS, des équipes historiques de terrain sont créées au niveau division. Composées de deux officiers subalternes et de deux sous-officiers, la mission de ces *Historical Teams* est de fournir la documentation technique et humaine nécessaire à la rédaction des études de la série *Americain Forces in Action* en collectant et rassemblant les témoignages et la documentation tactique disponible. Ce matériel historique est alors transmis à la cellule I&HS en liaison avec le commandement supérieur du théâtre, à charge pour les historiens insérés à ce niveau de réaliser une synthèse et de rédiger un premier récit. Le manuscrit est ensuite envoyé aux différentes sections de l'*Historical Branch, G-2*, à Washington, qui s'occupent de la relecture, de la mise en forme définitive et de la publication.

17 Ce système donne rapidement satisfaction. Au mois de mars 1944, la 5e armée américaine voit l'arrivée de quatre nouveaux *Historical Teams* supplémentaires. Au printemps et à l'été 1944, ces équipes sont rejointes par plusieurs dizaines d'autres en Europe et dans le Pacifique central, même si Kemper éprouve quelques difficultés à

trouver des militaires compétents et motivés pour rejoindre les zones de combat[27]. En effet, pour les officiers des *Historical Teams* comme pour ceux insérés au niveau supérieur, dans les cellules I&HS, les défis ne manquent pas [28] :

- difficultés liées à la planification des interviews (demandes pressantes des différents états-majors et impératifs liés à la classification) ;
- dispersion des équipes d'un même théâtre ;
- liaisons techniques difficiles voire inexistantes entre certains I&HS et l'*Historical Branch*, notamment dans le Sud-estpacifique ;
- différence d'utilisation de la « ressource » historienne par les grandes unités (demandes de « leçons » pour les unes, d'un simple récit « historique » pour d'autres ou encore de publications rapides de photographies, de documents ou de témoignages).

18 La principale tâche de l'*Historical Branch* est alors de donner un semblant de cohérence à cet ensemble, tout en garantissant l'autonomie des équipes de terrain et en popularisant l'idée d'un programme d'histoire militaire. Cet œuvre de pédagogie vaut d'ailleurs aussi bien à l'intérieur même du *War Department* qu'auprès des différents commandements militaires, l'utilisation des historiens comme guides sur les champs de bataille et l'accueil d'autorités n'étant ni du goût, ni du ressort des historiens déployés et encore moins la vocation de l'*Historical Branch* [29]. Cependant, le scepticisme de certains états-majors, pour qui le travail des *Historical Teams* pourrait être fait par leur 3e bureau-opérations, et la « concurrence » des historiens amateurs et/ou payés par les unités n'enrayent pas l'envoi de militaires historiens sur tous les théâtres d'opérations où se trouvent des commandements majeurs de l'armée américaine [30].

19 À la fin de la guerre, l'*Historical Branch, G-2* supervise l'activité historique de 9 *Information & Historical Service units*, de 36 *Historical Teams,* auxquels il faut ajouter 20autres équipes détachées auprès des *US Army Air Forces.* En tout, à la fin de1945, ce même service gère au sein du bureau *G-2 Intelligence* près de 300 officiers et hommes de troupe[31] déployés dans le monde entier[32]. Entre décembre1943 et l'été 1945, 14études de la série *American Forces in Action* ont été conduites[33], des centaines d'études ponctuelles ou spécifiques ont été réalisées, tandis que des milliers de témoignages ont été préservés[34].

Le temps des controverses : institutionnalisation du concept d'histoire opérationnelle

Narrative or analytic history [35] : la Corée et le « cas Marshall »

20 La fin de la Seconde Guerre mondiale marque une importante perte de moyens pour le la branche « histoire » du *War Department,* qui doit être rapidement repensée. En novembre 1945, l'*Historical Branch* est ainsi séparée du reste de la division G-2 et devient une division historique de l'état-major spécial du *War Department* (*Historical Division, War Department Special Staff*) et englobe dans le même temps la section historique de l'*Army War College*. En janvier 1946, la nouvelle *Historical Division* reçoit la mission d'assurer la rédaction d'une histoire officielle de l'armée américaine (*United States Army and World War II* ou« *Green Books* »), tout en incluant le point de vue des armées ennemies [36]. Ce travail est alors majoritairement confié à des universitaires sous contrat et à des spécialistes de l'édition [37]. Dans le contexte de la création de l'*Historical Division* et de la démobilisation de l'armée américaine, le programme de déploiement d'historiens

outre-mer est suspendu. Seule la *2nd Information & Historical Service unit* est maintenue en activité pour couvrir les opérations de démobilisation, tandis que les *Historical Teams* passent sous la coupe de la réserve de l'armée (*Organized Reserve Corps*) avant d'être dissoutes.

21 En 1950, l'*Office Chief of Military History* (bureau du responsable de l'histoire militaire ; OCMH) prend la suite de l'*Historical Division*. Attaché directement à l'adjoint-opérations du chef d'état-major, la création de l'OCMH consacre l'indépendance définitive des militaires historiens face aux services de renseignement et/ou à ceux des relations publiques. Parallèlement, l'OCMH inaugure une nouvelle organisation du programme d'histoire sur le terrain (*field history program*). Toujours avec l'idée de collecter, au niveau tactique, voire « subtactique » des interviews historiques, le *Major-General* Orlando Ward, « patron » du nouvel OCMH, puise alors dans le vivier des anciennes *Historical Teams* de manière à assurer le déploiement de 12 nouvelles équipes de militaires historiens réparties cette fois en trois niveaux de responsabilité :

- 2 équipes « A » composées de 2 officiers supérieurs et de 3 sous-officiers ou soldats chargées de superviser l'ensemble des opérations historiques sur un théâtre à l'instar des anciennes I&HS ;
- 6 équipes « B » placées au niveau d'un corps d'armée et formées chacune par 1 officier supérieur et 2 hommes de troupe ;
- 4 équipes « C » insérées dans les divisions et conduites par un officier subalterne et 2 hommes de troupe [38].

22 Au déclenchement de la guerre en Corée, l'OCMH envoie huit de ces nouvelles équipes auprès de la 8e armée américaine [39]. Parmi celles-ci, quelques historiens ont connu la guerre en Europe et sont rappelés au service actif. C'est le cas notamment de Martin Blumenson qui commande, en tant que capitaine, le *3rd Historical Detachment* attaché au IXe corps américain, ou du commandantJohn G. Westover, ancien adjoint de Samuel L. A. Marshall en 1944 [40]. Ce dernier arrive en Corée à l'hiver 1950-1951. En tant que colonel de réserve, il conduit pendant trois mois un projet conjoint de l'*US Army* et de l'université John Hopkins en tant qu'analyste opérationnel [41]. Il revient en Corée en 1953 mais, cette fois, comme journaliste. Historien militaire, expert officiel, journaliste, Marshall apparaît alors comme la personne la plus en vue du programme « histoire » de l'*US Army*.

23 Cette renommée, et derrière elle, celle des différentes équipes d'historiens de terrain, Marshall la doit certes à son travail en Europe et dans le Pacifique mais plus encore au livre qu'il en a tiré. Intitulé *Men Against Fire : the Problem of Battle Command* [42]et publié en1947, cet ouvrage entend démontrer la prépondérance du facteur humain dans le combat et l'impact de la modernisation du champ de bataille sur celui-ci. Samuel L. A. Marshall y affirme, entre autres, que «*75%* [des soldats] *ne tir*[ent] *pas, ou pas de façon continue, sur l'ennemi ou sur ses installations. Même si ces hommes sont en danger, ils ne se battent pas* » [43]. Passé le moment de surprise, le commandement de l'*US Army* s'inquiète de ce phénomène qu'il n'avait jamais pris en compte. Le *Continental Army Command,* en charge à cette époque de l'instruction et de la doctrine, entreprend dès lors de revoir totalement la question du « taux de tir » (*Ratio of fire*) qui devient ainsi l'une des premières préoccupations des écoles d'application de l'armée américaine [44].

24 Au cours des années 1980, après la mort de Marshall, plusieurs chercheurs civils et militaires [45] ont révélé après plusieurs enquêtes que Samuel L. A. Marshall n'avait jamais mentionné ni ses sources, ni établi aucune étude statistique ni même posé de

questions sur la fréquence du tir dans les nombreuses interviews qu'il avait menées entre 1943 et 1945.Ce qui était apparu à l'époque comme un travail scientifique semble aujourd'hui remis en question [46]. Dans le même esprit, Marshall, à la suite de ses deux séjours en Corée avait affirmé que les tirs de destruction auraient été remontés à 55% des combattants américains à la fin de la guerre[47]. Mais au-delà de ces chiffres et des conclusions à la hausse ou à la baisse que le commandement américain en avait retiré à l'époque, les écrits qu'avait tiré Marshall des interviews pratiquées sur le terrain donnent malgré tout un aperçu assez juste de l'atmosphère du champ de bataille, de l'importance vitale des conditions matérielles et tactiques de l'engagement des soldats, et des problèmes posés par le *leadership* nécessaire au commandement des unités élémentaires[48].

25 Si le « cas » du « taux de tir » posé par *Men against Fire* montre la limite entre travail d'historien, études d'analyste, considérations psychologiques et/ou de statistique, il tend à prouver à l'état-major de l'armée américaine la nécessité de posséder des équipes de documentation historique en nombre et en qualité suffisante. Pour pallier justement le manque de moyens humains et techniques, l'OCMH décide en 1952 de rassembler les différents détachements engagés en Corée dans une même zone géographique de manière à pouvoir superviser la rédaction des premiers rapports, tandis que les nouveaux officiers historiens reçoivent une instruction rapide de deux semaines au sein de l'OCMH avant de rejoindre la Corée. Ce problème de la formation d'officiers historiens en nombre et en qualité suffisante va se poser de la même manière au début de la guerre du Viêt-nam.

Combattre ou documenter ? Le dilemme de la guerre du Viêt-nam

26 Renommée officiellement *Military History Detachment* (MHD),la première équipe de militaires historiens est activée à Hawaï à l'été 1965 et arrive à Saigon en septembre de la même année. Un an plus tard, *l'US Army Viet-nam* (USARV) compte 27 MHD alors qu'à la même époque, sur la totalité de l'*US Army*, seuls 17 officiers d'active ont les qualifications nécessaires pour conduire des opérations historiques [49]. Dès lors, l'accent est mis sur la formation des officiers volontaires en insistant sur la primauté de la mission « collecte», qu'elle soit fondée sur de l'interview historique sur le champ de bataille ou sur la récupération de données papier. En termes de formation, la situation est un peu meilleure chez les sous-officiers volontaires qui, dans l'ensemble, ont des notions, même rudimentaires, d'histoire contemporaine [50].

27 Responsable de l'activité des différents MHD, un officier supérieur doit piloter l'ensemble des opérations historiques au sein de l'USARV. Contrairement à la Corée, et du fait de l'ampleur de l'engagement des forces américaines et de la nature particulière du théâtre, les MHD sont disséminés par grands commandements, voire, pour certains attachés spécifiquement, à des brigades, des régiments, voire des unités spéciales. De même, abandonnant la répartition en trois niveaux des années 1950, les détachements historiques ne se distinguent plus que par leur taille qui peut aller de deux à six hommes. Deux innovations vont du reste changer la nature du travail des officiers-historiens : l'hélicoptère et le magnétophone à cassettes. La généralisation des UH-1 *Huey* et le développement de l'aéromobilité au sein des grandes unités, puis dans tout le corps expéditionnaire américain, permet aux MHD d'aller au plus près du front et de se rapprocher des bases opérationnelles avancées, d'embarquer sur les *patrol river boats*,

d'accompagner des unités en patrouilles, etc. Le magnétophone portatif, quant à lui, révolutionne les conditions de l'interview, rend celle-ci plus spontanée et permet à l'historien d'avoir sa « source » à côté de lui lors de son rapport, puis d'envoyer une copie de la cassette directement à Washington. Rendus plus mobiles, les MHD sont de fait de plus en plus en prise directe avec la réalité des combats. La nature même de la guerre révolutionnaire que mène le Viêt-conget la nouveauté de cette forme de conflit poussent les différents commandements opérationnels à utiliser les services des historiens des MHD au profit direct des combattants. Les détachements historiques conduisent alors le plus souvent les rapports d'après engagement (*After Action Reports*), servent de conseillers au sein des cellules G3-opérations, mènent des programmes de retour d'expériences (*Operational Reports - Lessons Learn*; ORLL) [51].

28 Le même cheminement est par ailleurs suivi par l'*US Air Force* (USAF). À partir de 1962, le *Pacific Air Forces Command* (PACAF)et la *7th Air Force* organisent conjointement un programme d'analyse historique des opérations aériennes et aéroterrestres au Viêt-nam. Dénommé CHECO (*Contemporary Historical Examination of Current Operations*; examen historique présent des opérations en cours), ce projet, avec à sa tête l'historien et journaliste Kenneth Sams, voit l'emploi d'historiens civils et militaires pour collecter, organiser et surtout conseiller le commandement des *7th* et *13th Air Forces* sur les incidences tactiques perçues sur le moyen et le plus long terme [52]. Agissant comme de véritables conseillers (*tactical advisors*), les historiens sont alors insérés à la cellule d'évaluation tactique du centre des opérations aériennes de l'état-major avancé de la *7th Air Force* de Tan Son Nhut. D'approches très variées (utilisation au combat du F-111 *Aardvak* , évolutions des règlements d'engagement, évacuations aérosanitaires, tactiques *Wild Weasel* de guerre électronique offensive, propagation de défoliant, etc.) et souvent classifiées, les études CHECO sont ainsi diffusées, entre 1962 et 1975, au sein des différentes cellules de planification des PACAF [53].

29 À partir de la fin de 1966, l'*US Army* franchit, elle aussi, un pas supplémentaire dans l'utilisation des MHD par les unités opérationnelles. Voulue par Robert Komer et Lyndon Johnson, une nouvelle politique dite de « pacification » est mise en place au Viêt-nam. Dans le cadre du programme CORDS (*Civil Operations and Revolutionnary Development Support*; opérations civiles et appui révolutionnaire au développement), plusieurs *Military History Detachments* de l' *US Army* participent à la couverture documentaire de ces opérations « civilo-militaires » [54]. Détachés temporairement, puis implantés dans les grandes régions du Sud-Viêt-nam, les historiens militaires rendent compte des efforts des conseillers américains qui tentent de former notamment des milices paysannes anti-communistes. Programme controversé [55], CORDS pose un certain nombre de problèmes aux officiers des MHD qui doivent s'adapter à ce nouveau type de guerre [56]. À Washington, cette utilisation de plus en plus « opérationnelle » exaspère un tant soit peu l'*Office of Chief of Military History* qui a l'impression de perdre le contrôle de ses équipes. L'OCMH encourage alors la production d'écrits à caractère plus historique et envoie périodiquement ses membres en tournées à Saigon afin de conseiller les équipes déployées. Un système de « parrainage » est également instauré entre les commandants de détachement et les historiens restés à Washington. Consécutif à cette volonté de réorientation, l'OCMH conduit la publication en 1970 de *Seven Firefights in Vietnam* dans l'esprit de la série *American Forces in Action* de la Seconde Guerre mondiale. Cette même année, le général Westmoreland, chef d'état-major de l'armée, demande l'expertise de l'OCMH et de ses MHD pour la réalisation de

monographies spécialisées (transmission et guerre électronique, opérations en milieu hydro-terrestre, combat mécanisé, etc.) rédigées par les acteurs clés du conflit [57].

Guerre du Golfe, Bosnie, 11 septembre : l'institutionnalisation définitive des *Military History Operations*

30 Après le départ des troupes américaines du Viêt-nam en 1973, un seul détachement de militaires historiens est maintenu en activité au États-Unis tandis que deux autres sont, en théorie, déployés en Europe. Cette même année, l'*Office of Chief of Military History* s'agrandit et prend le nom d'*US Army Center of Military History* (Centre d'histoire militaire de l'armée américaine ; CMH) [58]. Au début des années 1980, le CMH parvient à doter chaque grande unité, chaque école et chaque centre de formation de l'armée américaine d'un poste d'historien (*Unit historian*), qu'il soit militaire ou civil sous contrat. En 1986, le secrétariat à l'armée lui demande également d'instaurer une politique systématique d'interviews des officiers quittant leur grand commandement. Intitulée *End of-Tour Interview Program* (EOT), cette mission est à l'origine de la création d'une division à part entière d'histoire orale au sein du CMH. À cette même époque, le programme MHD reprend de l'ampleur et compte outre les 4 détachements susmentionnés, 12 équipes au sein de l'*Army Reserve* et4 de la garde nationale. Tenus éloignés des opérations *Urgent Fury* à Grenade et *Just Cause* au Panama, les militaires historiens des MHD participent massivement à la première guerre du Golfe.

31 Lancées en 1990, les opérations *Desert Shield* et *Desert Storm* inaugurent une nouvelle approche dans l'emploi des MHD. Totalement déployés dans le Golfe, au début de 1991, les détachements d'histoire militaire côtoient ponctuellement des historiens civils sous contrat avec l'*US Army* qui complètent le dispositif historique, notamment au niveau des grands commandements. Les membres des MHD reçoivent alors l'unique mission de pratiquer des interviews et de collecter tous les matériaux historiques nécessaires à la compréhension des opérations tactiques sans forcement chercher à rédiger des rapports ou des historiques même succincts. Ceux-ci sont le fait des historiens affectés en permanence aux unités majeures, tandis que les études opérationnelles ou analytiques sont désormais écrites à Washington au CMH [59]. Ce schéma est reconduit lors de l'opération *Joint Endeavor* en Bosnie entre 1996 et 1998. À la demande du commandant de l'armée américaine en Europe, le CMH envoie un officier supérieur comme *Army Component Command Historian* (historien de la composante terrestre du commandement interarmées), deux MHD en Bosnie et en Croatie, ainsi que deux autres en Allemagne pour suivre les opérations logistiques suivant le déploiement américain [60]. Ces MHD, composés d'un officier et de deux sous-officiers, couvrent, notamment, l'arrivée des troupes aéroportées russes dans la zone américaine de Tuzla et le transfert de plusieurs points de contrôle à ceux-ci.

32 Les attentats du 11 septembre 2001 et la catastrophe naturelle due à l'ouragan Katrina en 2005 sont parmi les premières opérations de crises couvertes par les MHD sur le sol américain. Dès la fin du mois de septembre 2001, le CMH crée un programme spécial consécutif à l'attaque du Pentagone [61]. Déployés à Washington, dans les jours qui suivent, les *305th* et *46th Military History Detachments* sont mobilisés pour recueillir les témoignages des survivants et des secouristes mais également des enquêteurs. L'*US Navy* engage huit de ses équipes historiques dans le même but. Entre 2001 et 2007, 1 300 interviews sont ainsi récoltées et analysées dans le cadre du projet *Pentagon 9/11* [62]

et aboutissent, en 2007, à la publication d'un livre rassemblant le travail des services historiques des différentes armées sous la supervision du secrétariat de la Défense [63]. Après 2001, les missions des MHD deviennent de plus en plus diverses. La couverture de la gestion de crise et des situations urgentes (*Other than war operations*) fait l'objet d'une implication de plus en plus grande du CMH. En 2005, la catastrophe provoquée par Katrina en Louisiane voit la mobilisation des *102nd* et *305th* MHD pour documenter les opérations de secours, de nettoyage et de reconstruction.

Les *Military History Operations* aujourd'hui : partie intégrante du *Department of Defense*

Missions et objectifs actuels des *Military History Operations*

33 Les opérations historiques sur le terrain font partie intégrante de l'*Army Historical Program* et regroupent les activités de collecte, de documentation et de première analyse du matériel historique pour une situation donnée. *L'Army Regulation 870-5* du 21septembre2007, définit alors la fonction des historiens déployés comme devant « *assurer la préservation des enregistrements relatifs aux engagements et aux batailles en vue de leur utilisation dans le cadre de la rédaction d'une histoire officielle de la campagne mais également d'outils de formation et de doctrine* »[64]. Pour ce faire,les détachements d'histoire militaire sont chargés, outre de la collecte des documents à caractère historique, de conduire les interviews servant de support à la rédaction de rapports d'après engagement (*Combat After-Action Interviews*; CAAI), de préparer des monographies ponctuelles (*monographs on selected operations*), de rédiger des étudesspécifiques sur les changements tactiques et techniques intervenus sur le théâtre (*short studies of immediate use*) et enfin de conseiller le commandement sur la préservation des données et la préparation des unités soutenues (*unithistorical support*). Transmis à Washington, ces rapports et études préliminaires sont analysés par les historiens du CMH et/ou par des universitaires sous contrat en vue de leur édition scientifique (*scholar studies*). Les objets collectés (*artefacts*) sont, pour leur part, mis à disposition du programme muséographique de l'*US Army* (*Army Museum System*) [65].

34 Le commandement central de la formation de l'*US Army* (*Training and Doctrine Command* ; TRADOC) est également destinataire du matériel collecté, au travers du *Center for Army Lessons Learn* (CALL) en charge de la politique de retour d'expérience, et du *Combat Studies Institute* (CSI) qui s'occupe plus particulièrement de l'étude des évolutions tactiques et doctrinales. Au sein de l'*Army War College*, le *Military History Institute* reçoit quant à lui une copie de tous les documents collectés. Les données rassemblées par les MHD servent ainsi à compléter les programmes d'histoire orale spécifique de ces organismes [66].

35 L'*US Army* compte actuellement à sa disposition 22 *Military History Detachments* répartis entre la réserve de l'armée (16 équipes) et la garde nationale (5 équipes). Le *44th MHD* composé, lui, de personnels d'active, complète le dispositif. Chacun de ces détachements regroupe un officier diplômé en histoire (*master degree* ou *Phd*) et deux sous-officiers chargés des relations publiques, des tâches administratives, et de la mise en forme des matériaux collectés. Si au niveau tactique (brigade voire régiment), les MHD sont tous commandés par des officiers, au niveau opératif (corps d'armée), l'historien en chef est le plus souvent un personnel civil sous contrat. Agréée

depuis 2008, par le TRADOC, la formation des membres des MHD est assurée par l'*Office of Army Reserve History* avec le soutien du *84th Training command.* Intervenant après leur formation militaire initiale, l'apprentissage de la fonction d'historien opérationnel (*Basic Combat Historian Qualification Course*; BCHQ) se déroule au camp de Fort McPherson, en trois exercices de 15 jours chacun :

- la première période (exercice *Delbrück* [67]) est consacrée à l'apprentissage des techniques d'interviews ;
- le deuxième stage (exercice *SLAM* [68]) se divise en cours théoriques à Fort McPherson et en entraînements au *National Training Center* (*Combat Training Center rotation program*) de Fort Irwin. Les futurs MHD se préparent alors à la documentation en ambiance de combat auprès d'une brigade en cours d'évaluation ;
- le dernier exercice (exercice *Clio*) clôt la troisième année et vise, dans la mesure du possible, le déploiement des futures équipes auprès d'unités engagées à l'étranger.

36 Sur leurs théâtres de déploiement, outre leurs armements individuels [69] et un véhicule de gamme tactique (Humvee), les détachements disposent d'enregistreurs audio, d'appareils photos numériques, d'ordinateurs portables durcis, de scanners et d'imprimantes portables. Techniquement autonomes, les détachements dépendent, d'un point de vue opérationnel, de la cellule historique de la composante terrestre (*ACC Command Historian*) et organiquement des unités qu'ils documentent. À quelques nuances près, les principes et le fonctionnement des MHD de l'*US Army* se retrouvent parmi les unités de documentation historique de l'*US Navy,* [70] de *l'US Air Force* [71]et de l'*US Marine Corps* [72].

Utilisation de l'histoire militaire opérationnelle en Irak et en Afghanistan

37 Présentes en Irak depuis 2003 (*Operation Iraqui Freedom* ; OIF) et en Afghanistan depuis 2001 (*Operation Enduring Freedom* ; OEF), les forces armées américaines ont déployé plusieurs dizaines d'équipes de documentation historique en Irak. Ces détachements sont venus compléter les historiens employés par les unités (*unit historians*) et les universitaires servant sous contrat (*contractor historians*). Une dizaine d'unités de l'*US Navy*, de l'*US Air Force*, mais surtout de l'*US Marine Corps* et de l'*US Army* sont à pied d'œuvre en Irak et en Afghanistan. À titre d'exemple, près de 5 000 interviews ont été conduites en Irak par les seuls *Marine Field History Detachments* entre mars 2003 et avril 2007 [73]. Les interviews sont alors réalisées directement après les interventions dans un délai le plus court possible. Les officiers des unités d'histoire effectuent alors leurs « (...) *interviews dans des bunkers* [*c'est relativement paisible*] *; dans des tentes, des hélicoptères ; à l'arrière de Humvees et de camion de 5 t., sur des pistes...* » [74] et sont bien souvent les premiers témoins des combattants en récoltant le récit de ceux « (...) *qui sont passés à travers des événements perturbants.* [L'historien militaire devient alors] *la première personne à* [s'] *asseoir avec eux et à écouter ce qui s'est passé* » [75]. Une fois enregistré, le témoignage recueilli est considéré comme propriété du *Department of Defense* en vertu d'un contrat individuel signé entre l'interviewé et l'historien militaire. Si ce matériel historique récolté « à chaud » donne au commandement une idée de la manière dont ses troupes affrontent les défis du quotidien, cela est d'autant plus vrai pour les opérations de stabilisation.

38 Face aux difficultés représentées par les opérations contre-insurrectionnelles et la nature protéiforme, souvent inédite, que peut revêtir l'adversaire, les forces américaines et, avec elles, les armées occidentales engagées en Irak et plus encore en Afghanistan, doivent sans cesse adapter leur tactique et leurs moyens à ces évolutions. De fait, elles ont besoin de pouvoir faire remonter le plus rapidement possible les informations techniques et d'en saisir dans les délais les plus contraints les premiers enseignements afin de pouvoir faire face aux nouvelles conditions opérationnelles vécues dès lors comme des « *systèmes adaptatifs complexes* » (*complex adaptive systems* [76]). Les équipes tactiques d'histoire trouvent alors place parmi les capteurs dont dispose le commandement américain pour ajuster les opérations militaires en fonction des effets qu'elles ont sur les populations. Les débats actuels autour de la place de la technologie dans le combat et le retour d'une certaine prise en compte du facteur humain, aussi bien dans la manière de mener les opérations que dans la gestion de leurs conséquences, ont donc incité le commandement américain, notamment en Irak, à donner une nouvelle dimension à la collecte de la documentation orale sur les théâtres d'engagement. Publié en décembre2006, le *Field Manual 3-24* de l'*US Army* traitant de la contre-insurrection [77] est alors un bon exemple d'utilisation du matériel historique récolté en Irak et en Afghanistan à la fois par les MHD et les équipes de documentation de l'*US Marine Corps* mais aussi par les historiens sous contrat. Ce type de publication s'inscrit alors dans la pratique du *Learn and Adapt* [78].

Past is prologue [79]: quelles leçons tirer du concept américain d' « histoire opérationnelle » ?

39 La mise en œuvre d'équipes militaires spécialisées dans la collecte et la documentation fait partie intégrante du processus de réflexion tactique et opérationnelle américain. Entièrement tourné vers les opérations, le programme MHD vise depuis ses origines à documenter l'action des forces terrestres américaines, d'abord dans un but de témoignage puis, après le conflit coréen, dans une optique d'aide au commandement. À partir de la guerre du Golfe, l'emploi des *Military History Detachments* et, à travers eux, de l'ensemble des équipes de documentation historique, répond davantage au souci d'alimenter le processus de retour d'expérience avec du matériel inédit [80]. Si le modèle proposé par les forces armées américaines est certainement perfectible, comme le montre encore aujourd'hui le mythe du *Ratio of Fire* de Marshall, et s'il ne suffit pas de partir « sur le terrain » pour devenir « crédible », l'envoi de militaires historiens en opérations renvoie à bon nombre de problématiques et de questionnements. Ces derniers prennent tout leur sens aussi bien dans le débat historiographique et universitaire français [81] que dans celui de l'évolution culturelle et technologique inhérente à la conduite et au commandement d'une armée professionnelle moderne.

40 Le propre de l'histoire du fait militaire, qu'elle soit histoire bataille, histoire des institutions militaires, histoire des techniques, etc. est de monopoliser la scène des débats immédiatement *avant* et immédiatement *après* un conflit. Le grand public, la communauté scientifique et les institutions militaires forment alors les trois principaux protagonistes des questionnements autour des conditions de l'utilisation de la force armée. L'analyse actuelle des opérations conduites en Irak et en Afghanistan menée par le *Department of Defense* américain repose en partie sur la triade : militaires historiens pour la collecte, universitaires civils pour l'analyse opérative et spécialistes en

communication pour gérer la diffusion des études produites dans le cadre des efforts de stabilisation de ces pays. Dans le cas du programme MHD, les militaires « historiens », et les historiens « militaires » sont alors étroitement associés. Aux premiers reviennent l'orientation, la recherche documentaire *in situ* et la *primo* analyse des opérations ; tandis que les seconds s'occupent de l'étude critique, de la mise en perspective sur le long terme et de la diffusion des enseignements au sein des équipes de recherches (*think tanks* civils et/ou militaires), voire au niveau politico-stratégique.

41 Ce partenariat étroit, ou plutôt cette interpénétration des compétences, est réalisé dans le but de favoriser la plus grande « *efficacité du soldat* » [82]. La pérennisation de cette collaboration est l'une des principales missions qui incombent au *Center of Military History* qui doit piloter la politique de collecte du matériel historique pour permettre la réalisation à la fois de synthèses ponctuelles mais également d'études comparatives. Le travail autour des questions de documentation et d'analyse historique est alors perçu par certains à la manière d'un « système d'arme » (« *History as a weapon system* ») ou tout du moins comme un moyen intégré permettant de lier et de multiplier les effets réels (« *History as a combat multiplier* » [83]). À côté des fonctions traditionnelles de l'histoire que sont l'enseignement académique et la pérennisation de l'esprit de corps, l'histoire militaire opérationnelle ambitionne alors d'être l'acteur et le témoin de sa propre histoire pour pouvoir conceptualiser et appréhender les situations inédites que renferme l'avenir.

42 Pour les officiers, elle doit faciliter la planification et la préparation des opérations ; pour les cadres de contact, elle doit constituer un appui dans la résolution des difficultés qu'ils vont rencontrer en opération. Pour les jeunes soldats, enfin, l'histoire doit apporter la confiance dans la tourmente. Pour tous, l'étude d'une histoire opérationnelle doit amener à conforter les choix dans un environnement de stress, de perpétuels changements, où ce n'est souvent pas tant la meilleure décision qui doit être prise que l'option la plus rapidement viable, c'est-à-dire celle née des expériences des opérations passées. Née du fracas des armes, l'histoire doit à son tour devenir un réflexe. Car encore faut-il pouvoir alimenter la réflexion avec du matériel intéressant prioritairement le cœur du métier du soldat, un peu à la manière du général John Jumper, *US Air Force Chief of Staff,* qui, en 2004, demandait aux historiens de l'*US Air Force* de « [faire] *ce qu'il faut pour être impliqué encore plus dans* [l'action], *et pour améliorer les capacités de combat de l'armée de l'Air des États-Unis* » [84]. Agissant comme de véritables capteurs autonomes en prise avec la réalité du combat et des opérations, les équipes historiques de terrain permettent alors de répondre de manière souple, argumentée et construite à la première des questions du commandement : « *De quoi s'agit-il ?* »

NOTES

1. « *Ce qui reste de la guerre n'a pas été couché sur le papier ou, si cela a été rédigé, n'a pas été diffusé ; si cela a été diffusé, c'est que cela n'a pas été lu ou compris.* » Macisaac (David), "Voices from the Central Blue: Air Power Theorists," in Peter Paret (dir.), *Makers of Modern Strategy: From Machiavelli to the Nuclear Age*, Princeton University Press, Princeton, 1986, p. 643.

2. Department of the Army, Military History Operations, Field Manual 1-20, Washington DC, 2003, section 1-2.

3. Pour une vision synthétique de l'historiographie américaine et de ses débats voir : MORILLO (Stephen), *What is Military History, Polity*, Cambridge, 2006.

4. WRIGHT (Robert K. Jr),"Clio in Combat: The Evolution of the Military History Detachment",*The Army Historian*, n° 6, hiver 1985, p. 3.

5. Department of the Army, Military History Operations, FM 1-20, *op.cit.,* section 1-2.

6. Résolution du 28 janvier 1864. Ce travail méthodique est accompagné par une autre série intitulée *The Medical and Surgical History of the War of the Rebellion*, éditée en 1889. La même année, le *Navy Department* créé l'*Office of Library and Naval War Records*pour l'édition des sources se rapportant aux aspects maritimes de la guerre de Sécession. JESSUP (John E.), COAKLEY (Robert W.), *A Guide for the Study of Military History*, US Army Center of Military History, Washington DC, 1982, p. 285.

7. En charge, entre autres, des questions d'organisation et de personnel auprès du commandant en chef de l'armée.

8. War Department, General Order 120, 14 août 1903. JESSUP (John E.), COAKLEY (Robert W.), A *Guide for..., op.cit*., p. 285.

9. Créée en France, en 1884, la section historique de l'état-major de l'armée est issue du Dépôt de la Guerre créé par Louvois en 1688. Sous l'impulsion du commandant Foucart, la section historique a pour but de publier des études d'après les archives détenues par l'ancien Dépôt de la Guerre. À la même époque, une section historique est créée au sein du Grand État-major allemand sur le modèle de la section historique de l'armée prussienne.

10. HANSON (Joseph M.),"The Historical Section, Army War College", *The Journal of the American Military History Foundation*, 1, été 1937, p. 70.

11. Créée le 18 janvier 1918 sous l'impulsion notamment du colonel français Paul Azan.

12. À noter également que c'est en 1919, qu'est créé le premier dépôt d'archives du corps des Marines sous le nom de *Marine Corps Historical Office*.

13. JESSUP (John E.), COAKLEY (Robert W.), *A Guide for..., op.cit*., p. 286.

14. Ainsi, l'histoire officielle de l'engagement du corps expéditionnaire américain en 1917-1918 ne sera terminée qu'en 1948.

15. Directive du 4 mars 1942.

16. Co-localisée avec le reste du bureau G2, l'*Historical Branch* occupe les pièces 5B729, 5B733, 5B741, 5B737 du nouveau Pentagone.

17. Cette équipe sera plus tard connue sous le vocable de *War Department Historical Advisory Committee*.

18. JESSUP (John E.), COAKLEY (Robert W.), *A Guide for..., op.cit*., p. 288. WRIGHT (Robert K. Jr),"Clio in Combat...", *op.cit*., p. 3.

19. WILLEY (Bell I.), *Historical Program of the US Army1939 to Present*, OCMH, Washington DC, 1945, p. 41.

20. WILLEY (Bell I.), *Historical Program..., op.cit.*, p. 43.

21. EVERETT (Stephen E.), *Oral History Techniques and Procedures*, US Army Center of Military History, Washington DC, 1992, p. 8.

22. Le 6 juin 1944, les historiens militaires de la Second Information and Historical Service seront basés sur différents navires de la flotte de débarquement pour recueillir le témoignage des soldats évacués d'Omaha Beach. Cf. POGUE (Forrest C.), *Pogue's war: Diaries of a WWII Combat Historian*, University Press of Kentucky, 2001.

23. WRIGHT (Robert K. Jr),"Clio in Combat...", *op.cit*., p. 3.

24. WILLEY (Bell I.), *Historical Program...,op.cit*., p. 59.

25. JESSUP (John E.), COAKLEY (Robert W.), *A Guide for..., op.cit.*,p. 312.

26. Message du commandant Salmon au colonel Kemper, 11 mai 1944. WILLEY (Bell I.), *Historical Program..., op.cit.*, p. 61.

27. En Europe, les historical teams couvriront plus particulièrement le débarquement en Normandie, l'opération Cobra, la campagne de France et la bataille des Ardennes (*Battle of the Bulge*).

28. WRIGHT (Robert K. Jr), "Clio in Combat...", *op.cit.*, p. 4.

29. À ce titre, nous pouvons citer l'exemple de l'état-major du corps expéditionnaire français en Italie qui dispose à côté de la caravane du général Juin, d'une « *Battle Room* » tapissée de cartes, autour de laquelle se réunit occasionnellement les officiers d'état-major. La « *Battle Room* » permet aux uns et aux autres de se rencontrer tout en fournissant également un point d'ancrage aux officiers de liaison et aux visiteurs venus « s' imprégner » de l'atmosphère des opérations en cours avant la visite du « champ de bataille » par les officiers de la section d'information générale.

30. JESSUP (John E.), COAKLEY (Robert W.), *A Guide for..., op.cit.*, p. 313.

31. En Europe, trois historiens militaires trouvent la mort sur le champ de bataille et deux autres sont grièvement blessés par mines. EVERETT (Stephen E.), *Oral History..., op.cit*, p. 9.

32. WRIGHT (Robert K. Jr), "Clio in Combat...", op.cit., p. 4.

33. Au 1er février 1956, plus de 200 000 de ces études ont été achetées ou distribuées.

34. Ces données ne concernent évidemment que la partie « outre-mer » du programme mené par l'Historical Branch.

35. Department of the Army, Military History Operations, FM 1-20, *op.cit.*, section 1-2.

36. Une division d'études appliquées (Applied Studies Division) est spécialement créée en 1949 pour publier les analyses des opérations allemandes ainsi que les écrits des prisonniers américains détenus à l'étranger.

37. Ce travail est alors financé par la création d'un War Department Historical Fund de 4 millions de dollars pris sur les profits réalisés par les foyers et les magasins militaires (PX) durant la guerre.

38. WRIGHT (Robert K. Jr),"Clio in Combat...", *op.cit.*, p. 4-5.

39. Le reste, soit 4 équipes (1 « A » et 3 « B »), est envoyé en Europe pour couvrir l'installation des forces américaines face à la menace soviétique qui se précise.

40. GUGELER (Russel A.), *Combat actions in Korea*, OCMH, Washington DC, 1970, préface.

41. Ce travail est encadré par le centre Operations Research Office, « think tank » civilo-militaire sous contrat avec l'US Army et fondé en 1948 à Fort McNair (Washington DC).

42. MARSHALL (Samuel L. A.), *Men Against Fire : the Problem of Battle Command in Future War*, William Morrow & Cie, New York, 1947.

43. MARSHALL (Samuel L. A.), *Men Against...*, rééd. 1968, p.50.

44. Cela passe, au cours des années1950, par la généralisation des silhouettes humaines sur les systèmes de cibleries et l'introduction du concept de Trainfire, c'est-à-dire d'une instruction au tir plus proche de celle du combat réel et effectuée sur des silhouettes mobiles par rapport à celle du tir « sportif » sur cible fixe (« *bullseye type* »). L'instinct et la vitesse sont alors favorisés au détriment d'une plus grande précision.

45. Notamment Roger Spiller à l'époque directeur adjoint du *Combat Studies Institut* de *l'US Army Command and General Staff College*. Cf. SPILLER (Roger J.), "S. L. A. Marshall and the Ratio of Fire", *Royal United Services Institut Journal*, hiver 1988, p. 63-71.

46. Sur la question de l'apport de l'histoire militaire à la psychologie du combattant et sur celle se rapportant à la notion du « meurtre » au combat, voir l'excellent article de Robert Engen, « Killing for their Country: A New Look at "Killology" », *Canadian Military Review*, vol. 9, n° 2, 2008, p. 120-128.

47. KELLY (Jordan C.), "Right for the Wrong Reasons : S. L. A. Marshall and the Ratio of Fire in Korea", *The Journal of Military History*, 2002.

48. À la manière du célèbre précepte d'Ardant du Picq : « *L'homme est l'instrument premier du combat* » qui revient sans cesse dans les écrits historiographiques militaires américains.

49. JESSUP (John E.), COAKLEY (Robert W.), *A Guide for..., op.cit.*, p. 315.

50. À la même époque, l'*US Navy* crée, quant à elle, un groupe d'histoire navale composé de quatre officiers et de trois marins au sein de l'état-major des *Naval Forces Vietnam* (NAVFORV) en reprenant les mêmes prérogatives et missions que les MHD de l'*US Army*.

51. JESSUP (John E.), COAKLEY (Robert W.), *A Guide for..., op.cit.*, p. 316. EVERETT (Stephen E.), *Oral History..., op.cit*, p. 10.

52. Southeast Asia Declassification and Review Team, Research Guide to Contemporary Historical Examination of Current Operations (CHECO) Reports of Southeast Asia (1961-1975), Air Force Historical Research Agency, Maxwell AFB, 1992.

53. À l'instar de Kenneth Sams, beaucoup de membres du programme CHECO, employés par le commandement des PACAF, se plaindront que leurs rapports et analyses (soit plus de 200 rapports CHECO) ne servent qu'aux niveaux tactiques et opératifs sans vraiment atteindre les niveaux stratégiques ou politiques. Cf. "Historian who tried to influence the course of the Vietnam War but had more success with kite design", *The Times*, 14 mars 2003.

54. Sur le sujet des opérations CORDS voir : SCOVILLE (Thomas), *Reorganization for Pacification Support*, CMH, Washington DC, 1982.

55. Il aurait notamment servi de sources de renseignement pour le programme « Phoenix » d'élimination systématique des cadres communistes dans les campagnes sud-vietnamiennes par la CIA.

56. JESSUP (John E.), COAKLEY (Robert W.), *A Guide for..., op.cit.*, p. 317.

57. Parallèlement à l'édition de ces Vietnam Studies, le général Westmoreland demande à l'*Army War College* de recueillir le témoignage d'anciens officiers supérieurs ayant quitté le service actif (*Senior Officer Oral History Program* ; SOOHP). Mené par les promotions d'officiers stagiaires de l'École de guerre américaine, ce programme est rendu possible grâce à l'expertise des officiers des *Military History Detachments* qui organisent la formation à l'interview historique des stagiaires du War College. EVERETT (Stephen E.), *Oral History..., op.cit*, p. 11.

58. Le nouveau centre est placé sous la coupe du chef d'état-major adjoint de l'armée américaine (*Deputy Chief of Staff for Operations and Plans*). Le CMH obtient alors d'avoir son propre budget et récupère les dernières cellules historiques encore indépendantes à savoir celles du service de santé (*Medical Department Historical Unit*) et du génie (*Historical Section of the Corps of Engineers*).

59. US Army, Military History Operations, FM 1-20, *op.cit.*, section 1-2.

60. Ces quatre *Military History Detachments* sont les *49th, 90th et 130th MHD* de la Garde nationale et le *49th MHD* de l'*US Army Reserve*.

61. LOFGREN (Stephen J.), *US Army Guide to Oral History*, CMH, Washington DC, 2006, p. 7.

62. SIMONICH (Milan), "Army unit piecing together accounts of Pentagon attack", *The Pittsburgh Post-Gazette*, 20 décembre 2001.

63. GOLDERG (Allan), Pentagon 9/11, Office of Secretary of Defense, Washington, 2007. VOGEL (Steve), "The Attack Recounted, By Those Who Serve There", *The Washington Post*, 27 septembre 2007.

64. Department of the Army, "Historical Activities, Military History: Responsibilities, Policies, and Procedures", *Army Regulation870-5*, Washington DC, 21septembre2007, p.11.

65. À titre d'exemple, le *326th Military History Detachment* identifie, fin 2002, dans la région de Kaboul, la carcasse d'un char FT-17 et prend contact avec le Patton *Museum of Cavalry and Armor* de Fort Knox. En mars 2003, une opération héliportée (transport sous élingue par un CH-53) est alors montée par l'*US Army Aviation* sous le commandement du MHD.

66. Pour le CSI : *Operational Leadership Experience* (OLE) *oral history program*. Pour le MHI : *Division Command Lessons Learned (DCLL)* et *Senior Officers Oral History Program* (SOOHP). Le CALL, quant à lui, peut être amené à déployer ses propres équipes (*CALL teams*).

67. Du nom de l'historien allemand Hans Delbrück.

68. En référence à Samuel L. A. Marshall.

69. « *Pour l'autorité supérieure en charge de l'histoire militaire la qualification la plus importante pour un membre des détachements d'histoire militaire n'est pas tant d'être un historien qu'un soldat de première catégorie.* » Department of the Army, Military History Operations, FM 1-20, *op.cit*., section 3-7.

70. L'*US Navy* entretient une compétence similaire à celle des MHD au sein du *Naval (Reserve) Combat Documentation Detachment206* (*Det. 206*). Partie intégrante du *Naval Historical Center* (NHC) à Washington, le *Det. 206* compte 26officiers et 9 marins réservistes avec un solide bagage militaire et universitaire. Le *Det. 206* est capable d'engager un total de 9équipes de 3historiens de terrain (naval documentation teams) partout où les flottes américaines sont déployées. Cf. WINKLER David, Oral History : *A Guide for Conducting Naval Historical Interviews*, Naval Historical Center, Washington, 2000.

71. L'*Air Force Historical Research Agency* (AFHRA) maintient en permanence 6 *Contingency Historical Information Preservation teams* (CHIP). Ces équipes sont formées au sein de l'*USAF Historian Developpment School* basée à Maxwell AFB. Cf. Secretary of the Air Force, "Historical Operations in Contingencies and War", Air Force Instruction 84-100, 1er août 2005, p. 4.

72. Dépendants de la *Field Operations Branch* de la *Marine Corps Historical and Museum Division*, les *Marines Field History Detachments* sont exclusivement formés par des réservistes. La formation comprend un mois de formation de base à Quantico puis deux semaines de formation par an. Leur engagement est lié à celui des *Marine Expeditionnary Units*.

73. VISCONAGE (Michael D.), "Documenting the Fight: Marine Field Historians in Action", *VFW magazine*, avril 2007.

74. VISCONAGE (Michael D.), "Documenting the Fight…", *op.cit*.

75. VISCONAGE (Michael D.), "Documenting the Fight…", *op.cit*.

76. Department of the Army, "Commanders Appreciation and Campaign Design", TRADOC Pamphlet 525-5-500, 28 janvier 2008, p. 7

77. Department of the Army, "Counterinsurgency", Field Manual 3-24/Marine Corps Warfighting Publication 3-33.5, Washington DC, 16 décembre 2006.

78. Department of the Army, "Commanders Appreciation…", *op.cit*., p. 7

79. William Shakespeare (*La Tempête*, acte 2, scène 1) citation reprise comme devise, entre autres, par l'*US National Archives* et le *Combat Studies Institute* de Fort Leavenworth.

80. « *Les activités liées aux archives orales sont conduites en vue d'obtenir des informations historiques que l'on ne saurait obtenir par d'autres moyens d'enregistrement*. » *Department of the Army, Army Regulation 870-5, op.cit*., p. 11.

81. À l'exemple, l'un des pères de l'historiographie française moderne Marc Bloch, officier de réserve affecté au sein du 4e bureau de la 1re armée française en 1939, utilise son expérience et ses compétences d'historien pour tirer les premiers éléments objectifs de la défaite opérationnelle de l'armée française et en proposer une analyse pertinente dans les semaines qui suivent le 22 juin 1940. Fondateur des Annales, Marc Bloch est ainsi à ce titre le père d'une certaine histoire opérationnelle française.

82. MICHEL (Pierre chef de bataillon), « Diffuser la pensée militaire tactique: le modèle américain », *Héraclès*, n° 33, CDEF, juillet-août 2009.

83. SULLIVAN (J.C.), "The Commander and the Wing historian", *Air & Space Power Journal*, Air University, Maxwell AFB, hiver 2005.

84. John Jumper, discours inaugural au *Worldwide Historians'Conference* tenu à Wright-Patterson AFB en octobre 2004. Cité par : SULLIVAN (J.C.), "The Commander and Wing…", *op.cit*.

RÉSUMÉS

Les différents organismes historiques qui se succèdent au sein de l'armée américaine, entre 1943 et aujourd'hui, sont prioritairement tournés vers la préservation, l'analyse et la diffusion de l'expérience américaine des combats. L'étude historique est alors perçue comme une science, qui loin d'être théorique, se conçoit en fonction du rythme et du prisme de l'activité militaire, c'est à dire à celui des opérations. Déployés en petites équipes tactiques d'histoire, des militaires sont chargés de collecter, de documenter et d'analyser les opérations en cours. Progressivement institutionnalisé au sein de l'*US Army* puis de l'ensemble des forces armées américaines, ce programme qui vise dès ses origines à documenter l'action des forces américaines, d'abord dans un but de témoignage, évolue après le conflit coréen vers le conseil et l'aide au commandement. À partir de la guerre du Golfe, l'emploi de détachements d'histoire militaire se tourne d'avantage vers le processus de retour d'expérience.

Historians in Combat. The US military and the concept of Military History Operations. The various historical organizations which appeared in the US Army between 1943 and today are primarily geared towards the preservation, analysis and dissemination of American combat experience. Historical study is perceived as a science, which, far from being theoretical, is conceived according to the pace and the prism of military activity, i.e. that of operations. Deployed in small tactical historical teams, soldiers are responsible for collecting, documenting and analyzing current operations. Gradually institutionalized in the US Army and then the entire US armed forces, this program which sought from its beginning to document the action of US forces, primarily for purposes of testimony, evolved after the Korean conflict toward advising and assisting the command. From the Gulf War, the use of military history detachments turned more towards the process of feedback.

INDEX

Mots-clés : Etats-Unis, histoire opérationnelle, historiographie

AUTEUR

GILLES KRUGLER

Officier rédacteur à la division des études et de l'enseignement du département de l'armée de Terre du SHD. Il est actuellement doctorant en histoire à l'université Paris IV et a reçu en 2004, le prix de l'armée de l'Air pour ses travaux sur la naissance du bombardement stratégique et, en 2005, celui conjoint de l'IEP d'Aix-en-Provence et de l'IHEDN pour son mémoire sur l'inscription de l'arme aérienne dans la manœuvre interarmées. Il a notamment publié *Le Corsaire de l'Air, Maurice Happe et la naissance du bombardement stratégique* (SHD, 2006) et en collaboration avec Frédéric Guelton, *1918 : l'étrange Victoire* (Textuel, 2008).